

Sur les barricades, ou les chemins de la littérature (Brésil)

Flavio Aguiár

Volume 23, Number 1-2, Fall–Winter 1987

L'enseignement de la littérature dans le monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035708ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035708ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aguiár, F. (1987). Sur les barricades, ou les chemins de la littérature (Brésil). *Études françaises*, 23(1-2), 131–137. <https://doi.org/10.7202/035708ar>

Sur les barricades, ou les chemins de la littérature (Brésil)

FLÁVIO AGUIAR

I

J'enseigne la littérature depuis 1968. J'ai commencé comme professeur du cours *Colegial* — l'équivalent brésilien du Cégep québécois. J'avais 21 ans, on vivait déjà sous la dictature militaire qui vient de se défaire, mais il faisait encore beau : on discutait, on débatait, on se battait dans les rues parfois, on était prof et étudiant en même temps, au *Colegial* et à l'Université respectivement. J'étais en troisième année du cours de lettres à la Faculté de philosophie de l'Université fédérale du Rio Grande do Sul, à Porto Alegre, extrême-sud du Brésil.

Deux ou trois fois je me suis trouvé, moi, étudiant universitaire, côte à côte avec *mes* étudiants du secondaire, dans les rues, pendant les meetings, les marches, avant que la police ne nous disperse à coups de matraque et de sabots de cheval. On étudiait, on enseignait, on faisait de ces amours passionnées de fin d'adolescence dans la chaleur de cette sorte de Résistance, on «faisait sa conscience», on croyait faire un peu l'histoire. Enseigner la littérature était surtout et aussi *ça*: une aventure de l'esprit dans les chemins de la liberté et de l'oppression, un enjeu qui parfois pouvait laisser quelques marques au corps. La littérature était une compagne de barricade.

J'ai commencé à enseigner à l'Université de São Paulo en 1973. L'enseignement comme un tout était littéralement saccagé

par l'obscurantisme rendu officiel : plusieurs professeurs renvoyés et privés de leurs droits de citoyen partout dans le pays, des étudiants tués, beaucoup d'intellectuels emprisonnés, battus, quelques centaines de disparus. Enseigner la littérature dans ce climat de terreur légale était un geste un peu absurde de résistance quichottesque. La tyrannie suffoque l'imagination ; sans elle, on ne peut pas se rendre *ailleurs*, on ne peut pas concevoir un avenir ni même se bâtir en mémoire. On devient une sorte de *moi* éternel, privé du sens de l'action, figé, fermé, toujours en deçà d'un sens du *je* qui, comme Godot, n'arrive jamais. La littérature donc devenait la clé d'un *autre temps*, d'un regard autre, d'un clin d'œil complice parmi les yeux vigilants des agents provocateurs, des collaborateurs qui étaient toujours là, et pour toujours. Une dictature, c'est ÇA : ce temps qui n'arrive jamais à passer. On passait, avec la littérature, on était donc réel. La littérature était un mot de passe, un nom-de-guerre à l'envers, lui-même caché, secret, intime, vivant. Elle n'était pas une façade ; elle, dans l'opacité de ses mots et paroles qui résistaient à toutes les interprétations unilatérales, à toute les «étroitures de l'esprit», elle obligeait les tyrannies de l'esprit, ou l'esprit de tyrannie à révéler leur nature de façade.

Malgré tout, le pays a grandi, et changé. J'écris ces lignes — en retard (dans ce pays on est toujours un peu en retard) — encore sous l'impact de la mort du premier président civil qu'on aurait eu depuis 21 ans, le temps d'une majorité. Pendant 38 jours de mars et avril, la télé, la radio, les journaux n'ont eu d'autre sujet que son agonie. Du conservateur illustre qu'il avait toujours été dans sa carrière politique d'ailleurs impeccable, l'agonie silencieuse qu'il a vécue l'a transformé en leader populaire irrésistible. Il est mort la veille de l'anniversaire de l'arrivée des Portugais dans ce territoire nommé Brésil, cet événement catastrophique (au sens tragique du mot) que les histoires officielles appellent Découverte, le jour même d'un autre anniversaire, celui de la mort du premier martyr de notre indépendance, au XVIII^e siècle.

Il était hospitalisé à São Paulo, à l'ultramoderne Institut du Cœur, lié à l'Université de São Paulo. Devant la porte, tandis que les médecins prolongeaient son agonie employant les grands moyens de la technocratie médicale, la population priait, employant elle aussi ses grands moyens, du catholicisme officiel, passant par les religions noires, les bénédictions des xamans, les orientalismes à la mode, les clairvoyances, aux poésies d'occasion, souhaitant la récupération rapide du président, du pays peut-être.

Il est mort à vingt-deux heures trente, un dimanche. Le lendemain, sous un soleil doux d'automne et un ciel impeccablement

bleu, son cortège est devenu une immense manifestation pacifique, telle qu'on n'en avait jamais vue au pays. Il était impossible de calculer le nombre de gens, on parlait de millions, deux, trois ou quatre, on ne saura jamais : *On* était là, *On* était corps, le pays retrouvait le sien, disparu dans les cachots et les cages d'années et d'années de désir et de répression. Ce corps passait, traversait la ville, en haut d'un camion rouge : comme garde d'honneur, six *soldats-du-feu* (pompiers), comme on dit en portugais, trois autres soldats, et les fleurs qu'on lui jetait. Plusieurs se souvenaient du 24 août 1954, quand le Président Vargas, bouleversé en haut de son populisme contradictoire, après un règne de presque un quart de siècle dans la politique brésilienne, menacé par un coup d'État de droite et moralisateur, se tuait d'une balle au cœur. La veille, il avait fait cadeau de sa plume à ce Tancredo Neves, lui qui maintenant mort traversait la ville, et le pays. En 1954, il y avait eu des manifestations : la masse en rage, privée de son Père-des-Pauvres, avait saccagé les bureaux des partis conservateurs, les radios, les journaux, il y avait eu des affrontements, des morts, des blessés. Cette fois, la paix s'imposait. Dans l'avion qui devait l'amener à Brasilia, le Président mort a survolé la Ville : dernier adieu, (dés)espoir.

Le lendemain matin, je discutais cette Histoire avec mes étudiants dans mon cours gradué à l'Université. Qu'est-ce qu'on avait vécu, finalement? Un drame mythique, une tragédie sentimentale, une comédie d'omnipotence d'un président qui avait sacrifié sa santé et sa vie pour «sauver» le pays, un drame bourgeois d'ambition et de moralité, quelque sombre ironie mêlée d'une féerie aveuglante, une manifestation du Pouvoir sur le pauvre pouvoir des hommes, ce Pouvoir de Vivre qui comprend la Mort?

Quand le cortège montait la rampe du Palais du Planalto, le palais présidentiel à Brasilia, avec le corps mort et vide du Président, ce roi qui n'avait pas régné, ce héros d'un héroïsme négatif, toute l'histoire du pays s'est *compactée*, elle est devenue un bloc de temps d'où une nouvelle forme pourrait naître. Depuis le début du siècle on était le pays du contraste entre le moderne et l'archaïque : on a vécu ce drame jusqu'au bout. Maintenant qu'est-ce qu'on *est*?

Le pays, il est toujours en train de se (re)faire. Enseigner, faire la littérature au Brésil, comme ailleurs en Amérique latine, c'est *toujours* faire un peu le pays, le territoire de l'imaginaire. L'écrivain, le professeur, le critique, le lecteur sont un peu visionnaires. Démesure, paganisme, violence, violence sacrée de la parole toujours à défaire la linéarité des ordres : signe.

II

L'Université de São Paulo est la plus grande en Amérique latine. Une population de 50 000 personnes en fait sa «demeure spirituelle». Le campus de l'Université est un portrait fidèle du pays semé par l'éblouissante architecture brésilienne des années cinquante et soixante (*remember Brasilia*), il est parsemé par des bâtiments inachevés, d'autres qui manquent, d'autres qui demandent des travaux d'urgence pour leur conservation. Les Lettres, dans la richesse misérable et précaire de la vie brésilienne, restent une éternelle cousine pauvre, mais honorable — ce type qui, dit-on, a raté «le bon mariage». Nous avons ici une bibliothèque en règle — 120 000 volumes — dont seulement 20 000 sont catalogués. Le reste fonctionne aussi, mais «à l'œil», au hasard. Il y a trois départements de lettres — classiques, modernes et orientales. Ces trois départements, avec ceux des sciences sociales, philosophie, histoire et géographie, composent l'actuelle Faculté de philosophie, lettres et sciences humaines, ruine vivante de l'ancienne Faculté de philosophie, après que le moderne technologisme barbare, dévastateur et d'inspiration nord-américaine l'eut saccagé, éparpillant des Instituts de sciences isolés un peu partout. Lecteur ami, ne lisez pas ces lignes avec le cœur amer — il ne s'agit pas d'une plainte, mais plutôt d'une psychanalyse de base. Nous sommes *cette histoire*.

Enseigner la littérature brésilienne impose un point de vue multiple, mouvant. Il est encore impossible d'avoir comme référence seulement la littérature brésilienne, même si elle s'est beaucoup enrichie pendant la dernière trentaine d'années. Bien sûr, elle repose sur des bases solides dans tous les domaines : fiction, poésie, drame, chronique, histoire, essai, critique, avant-garde, militance, chefs-d'œuvre (rares), consommation, porno, religion, distraction, enfants, traduction, adolescence. J'ai eu même un étudiant qui était un grand spécialiste en histoires du Far-West, celles qu'on vend dans les gares. Sa liste de titres montait aux dizaines. Il n'y a maintenant que deux terrains où la littérature brésilienne peut être considérée comme tout à fait «faible» : la science-fiction et le roman policier.

De toute façon, il est encore impossible de former quelqu'un si on lui donne seulement de la littérature brésilienne. Il est même nécessaire, pour *lire* notre littérature, qu'on sache un peu (au moins) de ses cousines et tantes plus fortunées : en bloc, la française ; beaucoup de l'anglaise, de l'allemande, du roman et du récit court des États-Unis, du réalisme russe et de sa poésie d'avant-garde du début du siècle. Il faut connaître l'histoire de la littérature portugaise, de l'espagnole. Plus récemment, plusieurs auteurs

hispano-américains sont entrés sur le marché des livres — les Argentins Julio Cortázar et Jorge Luis Borgès, le Chilien Pablo Neruda, les Mexicains Octavio Paz et Juan Rulfo, le Péruvien Vargas Llosa. Auparavant, ils n'étaient connus que par les *connoisseurs* ; aujourd'hui, ils sont plus que des auteurs à la mode : ils constituent déjà des racines dans notre univers imaginaire. Le discours et la pratique des avant-gardes nous ont mis en contact avec les techniques chinoises et japonaises de la poésie. La revendication déjà relativement longue d'une littérature noire au Brésil (en 1944 on organisait un Théâtre expérimental du Noir) et celle plus nouvelle d'une littérature au féminin nous proposent des enjeux de lectures qui dépassent les frontières nationales, offrant de nouvelles coordonnées pour les études comparées.

III

La pierre fondamentale de la littérature brésilienne est la conscience d'une rupture nécessaire. Ce fut la nécessité de bâtir une littérature nationale sans avoir un passé classique, et le désir d'inscrire le particularisme brésilien dans la modernité occidentale, qui ont dévoilé aux écrivains d'ici la possibilité de créer un territoire indépendant, souverain, dans l'imaginaire. Cette conscience d'un désir a réussi entre les Lumières du XVIII^e siècle et les derniers Romantismes, quand le siècle marchait vers la deuxième Révolution industrielle et qu'en Amérique latine on marchait vers la fin de l'esclavage. La première génération romantique au Brésil songeait encore à une grande épopée nationale comme «fondation du pays» ; ce fut au cours d'une polémique où n'a pas manqué l'amertume, que les nouvelles générations d'alors se sont mises à l'œuvre dans le sens plus moderne, «réaliste», et ironique du roman. En même temps, on nationalisait les Indiens de Chateaubriand et, au théâtre, la comédie de mœurs s'établissait comme tradition, nationalisant, elle aussi, notre paysage (sub)urbain.

On peut donc remarquer que l'arbre généalogique de la littérature brésilienne est très complexe. Elle ne se perd pas dans «la nuit des temps» ; elle se retrouve plutôt dans les Lumières, et il a fallu assumer une «bâtardise» de base pour qu'elle puisse rompre avec la condition d'être simplement une branche de la littérature portugaise, bâtardise qui, au niveau de la langue, nous a emportés vers un ton brésilien dans la parole littéraire. Ce voyage ne s'est terminé que vers la moitié de ce siècle, quand la tournure portugaise de prononciation a laissé définitivement la scène brésilienne, où elle régnait encore. La critique donc reconnaît comme balises de notre littérature un sens de la mission : «faire le pays», décou-

vrir son paysage, l'inscrire dans les modernités occidentales successives ; un désir de dévoiler une identité toujours à se (re)bâtir, un sens profond de colloquialisme populaire de l'expression et, en même temps, un désir de *servir* à la civilisation des mœurs, d'emporter «les lumières» au sein de «l'ignorance». Ces balises accompagnent encore l'enseignement de la littérature au Brésil, même si parfois les courants littéraires nagent déjà en sens contraire à tout cela. Il n'y a pas de surprises dans ce domaine : les vraies aventures de l'imaginaire ne se posent pas dans le processus d'enseignement — même si en général elles commencent vraiment autour du processus scolaire, étant donné que l'imagination n'est pas une prime des médias non plus.

Du point de vue de la recherche, on travaille surtout en vue d'établir une théorie et une histoire de la littérature au Brésil qui puissent rendre compte de notre spécificité dans le cadre de l'Occident et en même temps fonder la vraisemblance de nos désirs d'universalité. Au XX^e siècle, la critique s'est rapprochée de plus en plus du système d'enseignement universitaire, prenant la forme de thèses, rapports, essais et histoires. Il y a eu, notamment après les années cinquante, un rapprochement des structuralismes et de l'ancien formalisme russe.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale la table des valeurs de la critique brésilienne s'orientait autour d'un nationalisme diffus ; mais depuis les années vingt on a vu grandir une conscience de la diversité des différents *Brésils* dont on peut parler selon l'idéologie et les préférences de chacun. L'œuvre d'Antonio Candido, professeur de théorie littéraire et de littérature comparée à l'Université de São Paulo, la *Formação da literatura brasileira*, publiée en 1959, a ouvert tout un domaine dans la recherche brésilienne qu'on continue à explorer. Laisant de côté définitivement le vieux nationalisme de base, qui s'érigeait en valeur littéraire pour n'être qu'un équivoque de paysage, ou la simple énumération d'activités littéraires depuis la «Découverte», l'œuvre de Candido a écrit une histoire de la littérature brésilienne selon le désir des Brésiliens d'avoir une littérature. Dans le domaine théorique, l'œuvre de Candido pense chaque texte selon sa valeur et sa fonction dans l'ensemble littéraire. Il n'y a pas d'éclectisme là-dedans mais, tout au contraire, rigueur de jugement, rigueur d'information.

Cette vision plus moderne, organique et intégrée de la littérature a produit un changement de direction dans le domaine des études comparées. Autrefois, on avait comme horizon l'Europe et son influence sur le Brésil, ou plus récemment les États-Unis et la dépendance de l'un envers l'autre, dans le domaine de la politique culturelle ou de la culture de masse. Il est vrai que déjà le roman

brésilien des années trente, le roman social, comme on l'appelle, avait une marque nette de son semblable américain, de Dos Passos, Sinclair Lewis, K. Mansfield. Mais maintenant on essaie de se penser dans l'ensemble de l'Amérique latine — pas seulement dans l'idée des influences, mais surtout dans l'idée d'une origine coloniale commune. Ce qu'on pense, donc, est le désir commun de transformer la vie en aventure de liberté. La littérature, à sa façon, précaire et parfois même inaperçue, continue en quelque sorte chez nous son chemin en (re)dessinant les contours de ce *nous*, comme malédiction, comme cage aux folles, comme aventure. Cette merveille terrible de (re)naître à chaque instant, qu'on vit dans la littérature et dans son enseignement, est l'héritage fragmenté que nous a laissé l'entreprise coloniale de l'Occident qui, en gros, a fondé pour nous le sens et les formes d'expression.